

les plus précieux encouragemens. Un poste de soldats anglais, uniquement établi pour ce soin, veillait à la garde de notre observatoire.... Tout le pays était ouvert aux incursions des naturalistes; des guides, des interprètes nous étaient fournis pour les courses les plus longues: en un mot les procédés de l'administration à notre égard furent si pleins de grandeur et de générosité, que ce serait manquer à tous les principes de l'honneur et de la justice que de ne pas consigner ici l'expression de notre reconnaissance.

« A l'exemple des chefs du gouvernement de la colonie, tous les citoyens les plus distingués nous accueillirent avec la plus délicate bienveillance. Chacun d'eux se rappelant sans doute les nobles procédés de la France à l'égard des vaisseaux de Cook et de Vancouver, semblait se montrer jaloux d'acquitter sa part de cette honorable dette de la nation anglaise envers la nôtre. Souvent ils répétaient avec complaisance ce bel axiome que la France inscrivit la première au code des nations européennes: « La cause des sciences est la cause des peuples. »

« Vingt-cinq milles environ à l'ouest de Sydney, est la ville de Paramatta; la grande route qui conduit de l'une à l'autre, sans être pavée, est belle et bien entretenue: presque partout elle est assez large pour que trois voitures de front

pussent y passer aisément: des ponts ont été jetés aux endroits où les eaux les rendaient nécessaires; et nulle espèce d'obstacle n'y ralentit la marche du voyageur... Assise au milieu d'une plaine agréable, sur la rivière du même nom, que les petits bâtimens peuvent remonter jusque là, la ville de Paramatta se compose de cent quatre-vingts maisons, qui forment une très-grande rue parallèle à la rivière, et coupée à angles droits par une autre rue plus petite, qui d'un côté vient aboutir à un pont de pierre, et de l'autre se prolonge jusqu'à l'église. Ce dernier édifice, dont la construction est lourde et grossière n'était pas encore terminé lorsque nous le visitâmes; et les travaux en sont d'autant moins actifs que les gouverneurs de la colonie attachent avec raison beaucoup plus d'importance à d'autres parties de leur administration, telles que les hôpitaux, les prisons, les ateliers publics, les défrichemens, les pêches, la navigation, etc. pour lesquels ils réservent les fonds et les bras disponibles...

« Le total de la population de Paramatta, en y comprenant sa garnison et les habitans des fermes voisines, peut être évalué de 1400 à 1500 individus, livrés presque tous à la culture des terres, aux soins des troupeaux, et à la pratique d'un petit nombre d'arts mécaniques. On y trouve un hôpital bien entretenu, une prison assez fr

une maison de travail pour les femmes déportées, une maison d'éducation publique pour les jeunes filles de la colonie, etc. Cette ville est en outre le chef-lieu de la justice de paix du comté de Cumberland, et doit devenir par la suite le siège des principales administrations civiles de la colonie, toutes celles qui se rapportent à la navigation, au commerce, à la guerre, devant rester à Sidney... Vers l'extrémité occidentale de la ville, s'élève le coteau Rose-Hill, dont la face orientale offre une pente extrêmement adoucie, sur laquelle se développe le beau jardin du gouvernement. Là sont suivis avec ardeur d'intéressans essais pour la naturalisation des végétaux étrangers à la colonie; c'est encore là qu'on a rassemblé les plantes indigènes les plus remarquables destinées à enrichir les célèbres jardins de Kew; c'est de là qu'ont été successivement tirées celles dont l'Angleterre a fait dans ces derniers temps l'acquisition précieuse.....

« L'écartement des arbres dans les forêts des environs de la ville, l'abondance des herbages et leur bonne qualité faisaient pour ainsi dire de cette partie de la Nouvelle-Galles du sud un immense pâturage également propre à la nourriture des bestiaux et des troupeaux. Un tel avantage ne pouvait échapper au gouvernement anglais; et dès les premières années de la fondation de la

colonie, il porta sur ce point tous les grands animaux domestiques qu'il avait à sa disposition; ils s'y sont tellement multipliés, que dans les seules bergeries de l'état on comptait à une époque peu éloignée de celle de notre séjour au Port-Jackson, 1800 bêtes à cornes, dont 514 taureaux, 121 bœufs et 1165 vaches. La progression de l'accroissement de ces animaux est si rapide, que dans l'espace de onze mois seulement le nombre des bœufs et des vaches a été porté de 1856 à 2450, ce qui suppose, pour l'année entière, une augmentation de 650 individus, ou du tiers de la totalité. Qu'on calcule maintenant la marche d'un tel accroissement d'animaux pour une période de trente ans, et l'on restera persuadé qu'en le réduisant même à moitié, la Nouvelle-Hollande se trouverait alors couverte sur ce point d'innombrables troupeaux de bétail.

« Les moutons ont fourni des résultats plus avantageux encore, et telle est la rapidité de leur multiplication sur ces rivages lointains, que le capitaine Arthur, l'un des plus riches propriétaires de la Nouvelle-Galles, ne craint pas d'assurer que dans vingt ans ce pays pourrait fournir seul à l'Angleterre toute la laine qu'on y importe aujourd'hui des pays voisins.

« Ce n'est pas seulement par l'ouverture de routes agréables et commodes que le gouverne-

ment anglais cherche à favoriser les communications dans ses colonies aux Terres Australes. Dès la fin de 1793 il a fait établir sur la rivière de Paramatta des espèces de paquebots, qui partant tous les jours de cette dernière ville et de celle de Sydney pour aller de l'une à l'autre, sont destinés au transport des hommes, des marchandises et de tout autre espèce d'objets. »

M. Perou visita aussi l'établissement de Castle-Hill. Il remonta pendant trois lieues la rivière de Paramatta. « A mesure qu'on s'éloigne de Paramatta, le terrain s'élève davantage, dit-il. De tous les établissemens de la Nouvelle-Galles, Castle-Hill est le plus récent; à peine il comptait trois ans d'existence à l'époque où je m'y trouvais. La ville naissante n'était encore formée que par la réunion d'une douzaine de maisons; mais déjà sur les coteaux voisins on apercevait de vastes défrichemens et plusieurs jolies fermes se montraient au fond des vallées. Six cents déportés, la hache à la main, faisaient crouler de toutes parts les forêts sous leurs coups, pour ouvrir de nouvelles routes; en vingt endroits on voyait s'élever d'immenses tourbillons de flammes et de fumée produits par l'embrasement des nouvelles concessions.

Quatre milles environ à l'ouest de Paramatta, se trouve la ville de Tongaby alors naissante. Les

défrichemens se terminaient à cette époque à quatre milles au-delà de Tongaby. On traversait ensuite les bois pour arriver sur les bords du Hawkesbury-River, où un grand nombre de maisons éparses sur la rive droite de ce fleuve, qui est très-escarpée, formaient ce qu'on appelait la ville de Hawkesbury.

A peu près à la même époque où les frégates françaises visitèrent le Port-Jackson, le voyageur Turnbull, dont nous avons donné la relation, y arriva; il fit dans la colonie un long séjour qui le mit à même de recueillir beaucoup de renseignemens exacts. En 1801 la population de la ville de Sydney était de 2,600 habitans; ce qui faisait à peu près un tiers de la totalité de ceux de la Nouvelle-Galles. L'on avait exagéré en Angleterre l'effet du climat sur les Européens et sur les enfans qu'ils procréaient dans le pays. Ceux-ci ne diffèrent de ceux d'Europe, ni pour la taille, ni pour la conformation; ils ont généralement un très-beau teint et les cheveux blonds, les yeux noirs et très-brillans, beaucoup de vivacité et de mobilité dans le caractère: rien n'est comparable à leur babil; il pourrait passer en proverbe.

« Les colons, continue Turnbull, suivent le plus qu'il leur est possible, les usages et la manière de vivre de leur pays natal, et ils sont par conséquent sujets aux mêmes maladies que leurs com-

patriotes. L'intempérance excitée peut-être par la continuité du travail exigé par un établissement nouveau, fait de grands ravages parmi eux.

« Près de la moitié de la population, tant en hommes qu'en femmes, se compose d'Irlandais. Plusieurs ont été déportés pour avoir pris part à des rébellions; ils ont changé de climat et non de caractère: en effet en 1803 ils se révoltèrent spontanément. On les vit réunis à d'autres troupes de leurs compatriotes, marcher au nombre de 1300 hommes contre la ville de Paramatta, livrer une bataille sanglante à toutes les troupes anglaises réunies, et succomber bien moins par la force des armes développées contre eux, que par leur confiance indiscrete aux promesses du gouverneur.

« On le trouvera sans doute étrange, mais la quantité de procès qui ont lieu dans la colonie est si considérable, qu'elle excède toute proportion avec le nombre des habitans. Il n'y en avait pas moins de trois cents qui devaient se plaider à la prochaine session du tribunal civil. Les hommes de loi et les cabaretiers accaparent tout l'argent de la colonie. »

La première fois que Turnbull y séjourna, elle souffrait beaucoup du manque de provisions de toute espèce. Deux ans après il y revint, les choses avaient changé; l'abondance y régnait. Les magasins étaient remplis de toute espèce de marchan-

dises et de denrées. On construisait un pont en pierres sur la rivière; un grand nombre de femmes déportées était employées à ce travail. Divers établissemens publics se formaient aussi dans différentes parties du pays.

Les colons propriétaires de terres s'étant plaint que le prix du grain et du bétail n'était nullement en rapport avec celui que les ouvriers demandaient, le gouverneur rendit une ordonnance qui réglait le prix de la main d'œuvre, et l'ouvrage d'une semaine. Les journaliers devaient commencer leur travail à cinq heures et demie du matin, déjeuner à huit, et reprendre leur besogne à neuf jusqu'à trois heures et demie; le reste de la journée leur appartenait: ce règlement ne concernait que le gouvernement. On a vu plus haut que les colons et les autres personnes qui désiraient d'employer des déportés à l'année, s'obligeaient envers l'administration à les nourrir et à les habiller de la même manière que le fait le gouvernement. Le prix du travail pour les déportés et pour les hommes libres est fixé suivant la nature de ce qu'ils entreprennent; les gages annuels ou par semaine différent si l'homme est nourri ou ne l'est pas par le propriétaire.

La journée doit être de dix heures, et seulement de six le samedi. Si on fait travailler l'ouvrier plus long-temps, ce surplus est réglé. L'ou-

vrier ne peut s'absenter sans permission pendant les heures de travail. S'il se rend coupable de quelque faute, il est traduit devant le magistrat, qui après une procédure lui inflige une punition. On habille les déportés en juin et en décembre. Si les colons qui les emploient ne sont pas pourvus des vêtemens qu'il faut leur donner, le gouvernement les leur fournit au taux établi.

Turnbull observe que malgré la surveillance de l'administration, il lui est bien difficile d'empêcher les déportés de s'échapper. Il ne partait pour ainsi dire pas de vaisseau du port, sans qu'une tentative de ce genre eût lieu. Si elle manque, elle se renouvelle bientôt. Elles avaient coûté la vie à la plupart de ceux qui les avaient essayées; les autres après des fatigues incroyables sont revenus se livrer à la miséricorde du gouverneur. Il est résulté heureusement de ces entreprises malheureuses, accompagnées de tant de fatigues et de dangers, que les déportés sont devenus moins téméraires.

Ce voyageur remarque aussi que la plupart des hommes condamnés à la déportation pour leur conduite turbulente et séditieuse, bien loin de devenir plus sages et plus tranquilles, ont souvent troublé la paix de la colonie. Des diseurs de bonne aventure n'ont rien épargné pour les maintenir dans cet esprit de rébellion. On a cité

un exemple de ces manœuvres coupables. Le gouverneur pensa que le meilleur moyen d'aider la garnison à maintenir la tranquillité, était d'organiser un corps de volontaires fourni par les villes de Sydney et de Paramatta; le gouvernement les nourrissait et les armait.

A l'époque des voyages de Turnbull, les paiemens se faisaient par l'échange d'une marchandise pour une autre. Les plus recherchées étaient les liqueurs spiritueuses, le thé, le sucre et le tabac, ensuite les objets manufacturés et les productions de l'Angleterre. Le vendeur gagnait beaucoup. Il circulait très-peu d'argent monnoyé. La seule monnaie, si on peut lui donner ce nom, consistait dans des billets à ordre signés par des particuliers. Quelque solvables que ceux-ci pussent être, leurs billets avaient un grand inconvénient pour les commerçans et les autres personnes qui ne font qu'un séjour momentané dans la colonie; car ailleurs ils ne sont de nulle valeur. Il y avait néanmoins une assez grande quantité de monnaie de cuivre, qui passe pour le double de son taux. C'était fort bon pour l'usage des colons entre eux; mais ils en sentaient le désagrément quand ils voulaient conclure un marché en gros pour des marchandises.

Peu de temps avant le départ de Turnbull, le gouverneur, à la grande satisfaction de la colonie,

acheta quelques milliers de piastres du capitaine d'un navire. Il se proposait de les donner en paiement des graines qu'il achetait pour les magasins publics. Ceux qui les reçurent, durent faire des affaires très-avantageuses avec les navires américains et ceux qui allaient à la Chine.

Instruit des monopoles condamnables et scandaleux qui avaient eu lieu dans la colonie, et qui avaient été aussi préjudiciables aux intérêts des particuliers qu'à ceux du public et du service du roi, le gouverneur avait ordonné qu'à l'avenir personne, à l'exception de celles qui y étaient autorisées, ne pourrait aller à bord des navires qui arrivaient, avant que ces navires eussent fait un signal indiqué. Les habitans devaient être informés dans le plus bref délai possible si l'administration achetait ou recevait la totalité ou une partie de ces cargaisons; dans le cas où l'achat aurait lieu, il serait publié un avis qui ferait connaître les prix auxquels ces marchandises seraient fournies par les magasins de l'état aux particuliers, avec les restrictions convenables; si le gouverneur ne voulait ni acheter ni recevoir les marchandises pour le compte de l'état, il prendrait des mesures pour constater la valeur de celles que devraient être vendues: dans aucun cas les marchands en détail ne pourraient augmenter de plus de vingt pour cent le prix de leur achat pri-

mitif. L'ordonnance contenait beaucoup de clauses fort sages relativement à la circulation des billets, et mettait des entraves à l'achat des liqueurs spiritueuses à bord des bâtimens.

Mais la cupidité des marchands en détail avait su éluder les dispositions de cette mesure. Au lieu de vingt pour cent, ils gagnaient cent pour cent sur leurs marchandises. Il était de même des autres abus que l'on avait voulu prévenir ou déraciner.

Suivant Turnbull, les mœurs et le caractère des habitans de la colonie se ressentaient des circonstances particulières qui avaient donné lieu à sa fondation. Les colons libres ne manifestaient pas cette fierté de probité ou ce sentiment d'honneur, apanage des hommes indépendans. Cependant cette observation admettait des exceptions. « Il y a des colons, dit-il, dont la droiture honorerait tous les pays. Rien ne serait plus nécessaire dans ce pays qu'un corps de paysans vertueux et laborieux. Aujourd'hui la masse de cultivateurs se compose de deux sortes d'individus, savoir: les déportés dont le temps de la peine est expiré ou a été abrégé, et qui ont obtenu la permission de former un établissement; et les hommes librement venus d'Angleterre pour se fixer dans le pays avec leurs familles.

« Les premiers qui ont été les premiers colons,

étaient du caractère les plus dépravé : pendant la période de leur servitude ils firent semblant de s'être réformés ; mais la crainte du châtement les retenait seule dans les bornes du devoir. En effet ils ne furent pas plutôt réintégrés dans les droits d'hommes libres , que leur corruption se montra au grand jour ; la paresse et l'ivrognerie , leurs penchans habituels engendrèrent les crimes qu'on leur voit produire partout. On ne peut pas en compter plus de huit à dix chez lesquels la plus petite inclination au travail se soit montrée ; de ce nombre est le fameux Barrington ; tant qu'il a joui de ses facultés intellectuelles , il se distingua de tous ses compagnons.

« Parmi les hommes libres qui s'établirent , il y eut les soldats de marine de la première expédition auxquels en récompense de leurs services on accorda leur congé et une concession de terre. Ces hommes , étrangers aux habitudes d'une vie paisible , se firent difficilement aux mœurs domestiques et sédentaires ; ils répugnaient aux ouvrages pénibles ; et dégagés de la rigidité de la discipline militaire , ils s'abandonnèrent à l'ivrognerie , et à d'autres vices , déjà trop communs dans la colonie : en peu d'années ils eurent vendu leur propriétés pour quelques chopines d'eau-de-vie , et réduits à la dernière misère se trouvèrent trop heureux de pouvoir s'enrôler de nouveau.

« Une autre classe de colons est celle des hommes que le gouvernement a envoyés d'Angleterre avec leurs familles , à ses frais , et à la condition expresse de s'établir dans le pays. On avait fondé sur ces gens des espérances qui ont été complètement déçues. Sur cent et tant de familles expédiées d'Europe , il n'y en a pas plus de huit à dix qui par leur conduite se fassent distinguer des déportés ; ce qui ne doit pas surprendre , puisque la plupart étaient des individus qui avaient échappé à la nécessité d'être renvoyés des trois royaumes contre leur inclination. Il y avait beaucoup d'ouvriers qui avaient fait de mauvaises affaires , et qui chargés de familles nombreuses auraient fini dans leur patrie par être à charge à leurs paroisses ; d'autres étaient des joueurs et des gens débauchés dont les parens étaient bien aises de se débarrasser , en les recommandant comme colons pour la Nouvelle-Galles. La plupart n'avaient aucune connaissance de la culture de la terre. N'ayant jamais eu l'habitude du travail , ils ne pouvaient l'acquérir dans le pays qu'ils venaient habiter. Il en est qui , après avoir consommé en pure perte les avances que leur avait faites le gouvernement , n'ont pas été en état de soutenir leurs familles , et sont devenus un fardeau onéreux pour l'état et pour la colonie.

« Les secours que le gouvernement accorde à

ceux qui s'établissent sont suffisans pour mettre un homme laborieux à même de nourrir sa famille pendant la durée de ces secours. Je le répète, il faudrait n'envoyer à la Nouvelle-Galles que des paysans honnêtes et industrieux. Habitués au travail, à la tempérance, et à l'économie, ils montreraient l'exemple de ces vertus jusqu'à présent inconnues dans la colonie; il en résulterait par la suite une diminution de dépense pour l'état. Autrefois, dans l'Amérique septentrionale, les planteurs achetaient pour une somme d'argent les services des déportés, de sorte que le gouvernement ne faisait aucun frais. Ces hommes séparés de leurs compagnons de vices, et n'ayant plus sous les yeux que le spectacle d'une famille honnête et vertueuse, se trouvaient à l'expiration du terme de leur châtiment entièrement métamorphosés; plusieurs même devenaient par la suite des membres recommandables de la société. Il n'en est pas de même dans la Nouvelle-Galles, où souvent le colon libre a été reconnu pour le complice du déporté.

« Lorsque l'on fonda cette colonie, beaucoup de gens mirent en question la sagesse de la mesure, et doutèrent de sa réussite. Quinze années d'expérience dans un pays aussi étendu et aussi éloigné de la mère patrie ont répondu à toutes les objections, continue Turnbull: cet établisse-

ment présente aujourd'hui la perspective la plus satisfaisante. Le temps qui décide de tous les événemens confirmera ou détruira les conjectures que l'on a formées, et montrera de quelle utilité a pu être pour l'amélioration de la société, et quel honneur a pu faire à la génération actuelle, à laquelle elle était réservée, la découverte de cette partie du globe.

« En attendant, on peut assurer qu'avec un peu de prévoyance et d'encouragement pour l'agriculture, surtout pour la multiplication du bétail, toutes les espèces de provisions seront dans peu d'années beaucoup plus abondantes et à meilleur marché dans cette colonie que dans la mère patrie. Je pense également que si elle continue de jouir de la tranquillité que doit lui garantir l'attention et les soins du gouvernement, les progrès de l'industrie y seront beaucoup plus rapides qu'ils n'ont été jusqu'à présent. Le gouvernement a déjà établi une manufacture de drap commun, fait avec la laine du pays; le petit nombre d'ouvriers n'a pas permis d'en fabriquer une grande quantité; mais l'établissement promet beaucoup pour l'avenir. Le lin du pays a fourni aussi plusieurs pièces de toile et de canevas. Un particulier a formé une poterie à Paramatta; un moulin à eau, le seul de la colonie, était presque entièrement achevé.»

« Les pronostics favorables se sont vérifiés; le